

LE MONDE ILLUSTRE

Montréal, 25 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Souvenir, par Mme P. L.—L'attente.—Poésie : Demandes vaines, par Charles Fuster. La vie des champs.—Nos primes.—La Porteuse de Pain (*suite*).—Les possessions anglaises dans la Méditerranée.—Dumont et Dumais.—Un conseil par semaine.—Récréation de la famille : Anagramme-devinette, charade, les échecs et rébus.—Le sergent Valiquette.

GRAVURES : L'attente.—Les possessions anglaises dans la Méditerranée.—Portrait du sergent Valiquette, du 65^me.—Portraits de Gabriel Dumont et de P. Dumais.

ENTRE-NOUS

Ah quel plaisir d'être soldat !
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'Etat.
Et gaîment on s'élançe
De l'amour au combat.

C'EST vrai ! c'est un charmant métier que celui de soldat ; avec du nerf et de la gaieté, je ne sais rien d'enviable comme l'état militaire.

Quand au courage, je n'en parle pas, je ne crois pas à la lâcheté d'un soldat, de nos jours surtout.

Ah ! quand on combattait corps à corps, poitrine contre poitrine, et qu'on se battait à l'arme blanche, je comprends que l'on put montrer parfois un instant d'hésitation. Mais maintenant qu'on se bat à des distances impossible, sans se voir souvent, et qu'on sait parfaitement qu'on a autant de chances de se faire tuer en reculant qu'en avançant, je ne crois pas que l'on cite beaucoup de cas de manque de courage.

Et puis, comme ce défaut n'a jamais été celui de notre race, j'ai double raison de le croire.

Aussi, avec quelle gaieté nos braves jeunes gens se sont-ils élancés quand on leur a dit que la Patrie avait besoin de leurs bras ! avec quel enthousiasme ont-ils répondu à l'appel qu'on faisait à leur dévouement !

Je l'ai déjà dit dans une autre causerie, s'ils n'ont pas eu le bonheur de voir tous le feu ni d'assister à des engagements plus sérieux, ce n'est pas leur faute, car ils étaient décidés à tout, et plus d'une fois ils ont frissonné d'impatience en voyant que les choses prenaient une tournure pacifique ou que leurs camarades étaient choisis pour faire le coup de fusil.

Ce sentiment est tout naturel, et plus d'une fois on a constaté même qu'il était dangereux de le faire naître.

Voyez pour preuve ce qui se passe en ce moment en Afghanistan : les Russes sont sous les armes depuis près d'un an, la guerre ne se déclare pas et ils veulent se battre quand même.

Vis-à-vis d'eux, regardez les Rajas indiens que l'Angleterre a appelés en cas d'alerte. Ils ont rassemblé leurs soldats, et un jour, ne pouvant les contenir qu'à grande peine, ils sont allés jusqu'à dire qu'étant partis pour se battre, ils se battraient... contre les Anglais à défaut des Russes.

Dieu merci ! nous n'avons pas été jusque-là, et nos jeunes recrues ont fait leur devoir en bons soldats et en bons citoyens.

.

Comme le dit si bien un autre couplet de la romance que j'ai citée plus haut :

Quand la paix, prix de son courage,
Le ramène dans son village,
Pour lui quel spectacle nouveau.
C'est un frère, un ami, qui le presse et l'embrasse !
Le vieillard même, quand il passe,
Porte la main à son chapeau.

Si les vers ne sont pas millionnaires, l'idée qu'ils renferment n'en est pas moins bonne.

Ils sont revenus, et la foule empressée qui s'est portée à leur rencontre a prouvé avec quelle impatience on les attendait.

Trois mois et demi d'absence, trois mois et demi d'inquiétudes, de soucis, et dans bien des cas de souffrances matérielles.

Car il est un côté que l'on oublie vite dans ces questions, où il s'agit de guerre et de gloire militaire.

C'est celui qui touche la famille.

Que de mères, de sœurs et de vieux parents ont été éprouvés ! Souvent c'est le soutien de la maison qui part, car on prend pour être soldat le jeune homme fort et bien bâti.

Les secours accordés, les distributions faites à l'Hôtel-de-Ville ont certes fait du bien, mais enfin ce n'était toujours qu'un secours bien faible.

Aujourd'hui, ils sont revenus, le cercle de la famille est complet, la place laissée vide à la table est occupée. Loué soit Dieu !

.

Il est cependant une famille, là-bas, dans une petite rue d'une municipalité voisine de Montréal, il existe une famille qui pleure en entendant les joies de la rue.

Le jour même où l'on fêtait l'arrivée de nos volontaires, au moment où ils passaient fièrement, musique en tête, sous les arcs de triomphe, au milieu des acclamations du peuple, un modeste corbillard partait d'une pauvre demeure du village de Sainte-Cunégonde et prenait la route du cimetière.

Derrière suivaient quelques parents désolés et des amis du mort.

Le cortège était maigre, et le passant qui rencontra la voiture funèbre saluait d'un air distrait et continuait sa route.

Parfois cependant, une femme vêtue de noir, qui cheminait tristement, s'arrêtait et voyant ce deuil, pensait au sien, puis marchait lentement, revoyant dans son rêve un être aimé disparu.

Mais de lui, de celui qui s'en allait prendre sa place au champ des morts, qui donc pouvait s'en occuper ?

C'était un inconnu.

Ce mort était cependant, il y a un mois à peine, un beau soldat, un joyeux compagnon.

Ce mort que l'on menait en terre, avec si peu de cérémonie, c'était le seul mort que les bataillons de Montréal avaient à pleurer.

C'était le sergent Valiquette !

.

Ce brave soldat était mort victime des fièvres du Nord-Ouest. Il venait d'être enterré à Swift-Current, quand le lieutenant-colonel Amyot, instruit de la chose, ordonna l'exhumation du corps et le fit ramener à Montréal.

C'est vendredi que ses restes sont arrivés ici, sous la garde du caporal Pouliot et du soldat Wilscam.

Hélas ! il faut voir les choses d'un œil calme et les juger avec un esprit froid.

Montréal n'a pas fait son devoir ce jour-là.

J'étais à la gare, j'ai suivi le corbillard, je sais donc ce qui s'est passé. Vous avez sans doute déjà lu le compte-rendu de la cérémonie et je ne vous en parlerai que très brièvement.

Pas un seul bataillon de Montréal n'était représenté.

Pas un officier, pas un volontaire anglais n'était présent.

Le conseil municipal, la brigade militaire étaient absents.

Quelques hommes du 85^me bataillon, sous le commandement des Capitaines Chagnon et Dunn, c'étaient là les seuls uniformes qui ont paru.

.

Jamais, jamais Montréal n'a vu fête pareille à celle qui a eu lieu au retour du 65^me. L'enthousiasme touchait au délire, et en voyant l'excitation qui se manifestait, on se demandait si on était bien éveillé, et j'avoue qu'après avoir assisté à nombre de démonstrations populaires en Europe, je n'ai jamais assisté à plus jolie fête.

Voici un extrait du rapport de *La Presse* qui donne une idée de la scène qui s'est passée à la gare :

Il est dix heures précises.
Vingt mille voix jettent un cri formidable :
"Hourrah ! Hourrah !"
"Vive le 65^me."

Le canon tonne, au loin les cris redoublent, augmentent et se succèdent pour se décupler encore.

Le train s'arrête, la foule serrée, comprimée, écrasée se rue en avant et escalade les chars.

Les mouchoirs s'agitent, toutes les têtes se découvrent "Salut aux braves !"

Un détachement de trente hommes de police est impuissant à réprimer le mouvement.

De l'ordre ? Ah, bien oui, on s'occupe bien de cela. On veut les voir, les toucher, leur serrer la main.

Les braves colonels des bataillons de Montréal sont entraînés, poussés, bousculés.

"Tant pis ! excusez mon colonel !" on donne un coup d'épaule, il faut avancer quand même.

Le maire Beaugrand, toutes décorations dehors, le collier au cou, essaye de se frayer un passage et parvient enfin jusqu'au colonel Ouimet, qui serré de tous côtés et escorté des majors Hughes et Dugas, ne peut avancer ni reculer.

Le maire leur serre la main, leur souhaite la bienvenue et va pour parler quand le capitaine Des Rivières qui est arrivé lui aussi jusque là, Dieu sait par quel miracle, se jette dans les bras du colonel et du major et leur étreint les mains à les briser.

Chaque officier qui descend est tiré par les bras, par les épaules, par les pans de son dolman.

"Bonjour, salut, comment va ; bravo, hourrah, vive le 65^me !"

On ne s'entend plus, on ne se voit plus ; tout le monde parle, chante, crie. C'est splendide !

Les poissés continuent. Les soldats ne peuvent sortir des chars, on les tire par les bras, on voudrait les faire sortir par les fenêtres.

Et les cris recommencent et les acclamations deviennent de plus en plus vigoureuses.

Pendant que le maire, les échevins, les colonels et les officiers viennent serrer la main à leurs collègues, on a fait un peu de place sur les quais de débarquement, les wagons se vident, voilà les soldats !

Bronzés, noirs fatigués, déguenillés, la figure ahimée, les yeux rouges, les cheveux négligés, la barbe inculte, les pantalons déchirés tuniques en lambeaux, coiffés d'un chapeau, qui d'une casquette. Les chaussures rapiécées, grâces bernées cousues avec des ficelles..... nature

magnifique, en un mot de beaux soldats aux traits mâles, durs, énergiques, vigoureux.

Voilà les soldats du 65^me après une campagne de trois mois et demi, après avoir marché dans la neige, dans la boue, dans l'eau dans le sable, dans la poussière, sous la pluie, la neige et le soleil.

Voilà nos braves volontaires après avoir fait des marches forcées de trente, trente-cinq et trente-huit milles en une journée.

Voilà nos amis, après avoir souffert du froid de la famine et de la chaleur.

Voilà nos Canadiens-français après avoir vu le feu, tels qu'ils étaient avant le soir de la bataille et qu'on croit voir noirs de poudre et de poussière.

Chapeau bas ! Salut aux braves !

Oui, salut aux braves.

Soyez les bienvenus, mes chers amis. Revenez prendre place au foyer de la famille et observez dans la vie civile la discipline de la vie militaire.

Vous avez fait votre devoir, vous avez obéi à la noble devise de votre bataillon : *Nunquam Retrosum*, et Montréal est fier de vous.

.

Par suite de la petite vérole qui montre déjà plus que le bout de l'oreille, cette année, les citoyens qui vont en villégiature sont nombreux. Ce n'est pas que la température soit très propice à ces excursions champêtres, il s'en faut de beaucoup, mais tout en respirant l'air pur et frais qui vous dilate les poumons et vous fait monter le rose aux joues, on court la chance d'échapper aux griffes acérées de ce vampire qui porte empreinte sur son front le terrible stigmate : picotte. Et pour ouvrir sa voile au vent léger des places d'eau. Ceux qui veulent un air salin, des bains froids, la solitude et la mer en perspective, mettent le cap sur la Malbaie.

D'autres qui aiment le vertige et le grandiose, qui font leurs délices de fortes sensations, jettent l'ancre à Kamouraska. Ceux-là filent sur Cacouna, Rimouski et Batiscau. Il y en a même — et que ceux-là sont chéris de la Providence — qui se paient le luxe d'aller admirer les rives escarpées du Saguenay. De bons touristes anglais, le livre de Bulet à la main et le doigt sur l'index, attendent le moment indiqué par l'auteur pour se pâmer d'admiration.

On n'oublie pas non plus Saint-Léon, Sainte-Rose, bâties près des "Mille Isles" chantées par Crémazie ; Belœil, St-Hilaire, et une foule d'autres places tant vantées.

.

Une dépêche de Madrid nous apprend en quelques mots d'une effrayante concision une terrible nouvelle.

.

Vous partout accueill Loin que ce tate av faites p culatio très ch Apr a cru virus a-t-elle Qui au bo certain Qu de so Ce qui se périe De femm de v leurs N la pl port dent L dit "é "su C vict bat sall d'u cou ho me ét rie